



L'île des anamorphoses

version d'Emmanuel Brière Le Moan

La compréhension du mystère de la liberté dont jouissent les hommes doit se mériter et, par conséquent, ne peut être galvaudée.

R. P. Athanasius Pereira, *Insania hominum, Justitia Dei*

J'avais perdu tout espoir de retrouver un jour l'ouvrage de ce jésuite, plus intransigeant que dogmatique, qui défendait une thèse amusante, parfaitement hérétique pour son ordre, sous des apparences orthodoxes. Un ouvrage que j'avais découvert par le plus grand des hasards dans les rayons sans fin de la grande bibliothèque de Prague, à l'occasion d'un bref séjour en Europe, et qui n'avait cessé, depuis, de se rappeler à ma mémoire. J'y pensais justement lorsque mon ami A. B. vint me rendre visite à l'improviste à l'hôtel d'Adrogué où je séjournais depuis quelque temps, me perdant dans des investigations bibliographiques vaines mais salutaires.

J'avais toujours eu plaisir à correspondre avec lui, mais il avait cessé brutalement de m'écrire trois semaines auparavant, sans que cela ne me surprenne vraiment. Je connaissais les lubies de mon ami, sans épouse, ni enfant, et prompt pour cela à tous les emportements de l'esprit, qu'un héritage bienvenu avait facilités. Mais son apparence délabrée m'inquiéta plus que de coutume. Il était fébrile, le visage gris et son empressement semblait résulter surtout du désir de se débarrasser d'un fardeau que son esprit ne pouvait plus supporter.

« Tu comprendras quand tu l'auras lu », se contenta-t-il de marmonner dans le patio ombreux où nous nous étions retrouvés, en me tendant une liasse de feuillets manuscrits. L'écriture en était fine et acérée et le texte racontait, habilement, une histoire dont les personnages comme le décor semblaient étrangement *lacunaires* comme s'il manquait des éléments, comme si certains motifs étaient *déformés* sans qu'il soit possible de déterminer si cela était délibéré ou le fruit de la maladresse de l'auteur – anonyme. Ce récit s'intitulait *Anamorphose ou le monde retrouvé*. Trois personnages s'y disputaient sur une île déserte, où ils avaient échoué à la suite du naufrage du navire qui les transportait. On y suivait les altercations incessantes de ces hommes affamés, deux d'entre eux finissant par se liguer contre le troisième pour des motifs absolument futiles, comme il advient quand la faim tenaille et que le soleil rend fou.



Ce troisième homme – il parlait de lui à la première personne – s'enfuyait alors sur les collines environnantes, trouvant refuge dans une grotte qui semblait avoir été occupée jadis par un homme seul comme lui. Il racontait, plaintif, ses nuits d'insomnie passées à contempler la Croix du Sud, ses craintes concernant ses anciens compagnons devenus des ennemis mortels, sa vigilance de tous les instants, la construction de pièges afin de décourager ses adversaires de monter jusqu'à lui.

Au fil des jours et de son récit, il devenait évident qu'il avait échoué seul et que les deux autres hommes étaient le fruit de son imagination malade.

Mais le lecteur était amené, par des confidences qui ressemblaient à des aveux, à se poser la question suivante : était-ce le naufrage qui l'avait rendu fou ou sa raison avait-elle sombré longtemps avant le navire ?

Plus troublant, un récit dans le récit s'esquissait alors : un autre narrateur semblait survenir, par intermittence d'abord, sur quelques lignes, puis plus régulièrement, occupant des paragraphes entiers, adoptant un ton bien différent de celui, furieux et à la première personne, du troisième homme réfugié dans sa grotte. Un narrateur plus raisonnable, peut-être plus objectif, qui mettait en doute le récit initial, indiquant qu'en réalité tout avait valeur de métaphore dans ce texte et qu'il fallait le lire comme un essai. Mais un essai sur quoi ? Il ne le précisait pas. Et l'écriture manuscrite était la même. J'en éprouvais un malaise assez indéfinissable. Comment démêler cet écheveau ?

L'alternance des « je » et des « il » finissait par devenir insupportable.

J'étais dans ma chambre, assis au petit bureau non loin de la grande fenêtre donnant sur le parc jouxtant l'hôtel, quand le téléphone sonna. C'était A. B. « Tu l'as lu ? » Son élocution était toujours aussi saccadée. Je lui dis que j'étais à mi-parcours mais que tout cela me semblait obscur. « Tu verras », se contenta-t-il d'ajouter et il raccrocha. Je repris ma lecture. Le nouveau narrateur, plus froid, plus pondéré, dénigrait les approximations de son double, lui intimant indirectement l'ordre de cesser d'inquiéter ses éventuels futurs lecteurs :

« Ses délires ne méritent pas votre attention. Ses craintes sont infondées. Il n'est pas en danger, contrairement à ce qu'il prétend. Il faut comprendre que cela relève d'un processus démonstratif semblable à l'anamorphose : la forme de ses pensées est structurée correctement, mais, pour sa sécurité et la mienne, il doit les projeter sur une surface altérée qui est le monde *ici-bas*, afin de mieux suggérer le monde intelligible, le monde des Idées, dont nous dépendons tous, toi aussi, aimable lecteur. Son récit projette



et déforme non des faits mais des idées, en cela il s'agit bien d'une anamorphose mais conceptuelle, comprends-tu ? »

Cette adresse me semblait malvenue. Je lâchai la liasse et descendis dans le grand hall pour me rafraîchir. A. B. devait honorer un rendez-vous important chez son notaire cet après-midi, loin d'ici, en plein cœur de Buenos Aires. Il avait promis de revenir me voir ce soir pour que nous puissions discuter du manuscrit et des conditions de sa découverte. Je remontai dans ma chambre, j'écrivis une lettre à Victoria pour la remercier de son invitation que l'on venait de me remettre et que j'avais hâte d'honorer. Victoria... Si subtile Victoria. Dommage que A. B. ne soit pas insensible, lui non plus, au charme de notre amie commune.

Un peu à contrecœur, je repris la liasse et m'y replongeai.

Immédiatement dans la suite du texte, sans que l'écriture ne change, on retrouvait le troisième homme et son inquiétante première personne : « Ils s'approchent, je les entends. C'est la nuit, mais l'ouverture de la grotte où je suis contraint de me terrer laisse passer les sons de la plage en contrebas. Ils se sont ligüés. Ils savent que je »

Ici le texte s'arrêtait brutalement. Je tournai la page et, au verso, c'était à nouveau la troisième personne, apaisante et raisonnable en apparence, qui reprenait la main : « Il ne faut pas s'inquiéter. Il va bien. Il a seulement fallu mettre les choses au clair. Maintenant il a compris, c'était dans son intérêt. Les *deux autres* ne sont que des personnifications d'idées qu'il refusait de divulguer. C'est pourtant de la plus haute importance. Il en va de l'avenir du monde. Il y a plusieurs choses qu'il te faut savoir, ami lecteur. Imagine, par exemple, que tu ne sois qu'un être de papier, une chimère que j'imagine en ce moment ? Je te souhaite bon courage en vérité, car il »

*

Je reprends le texte là où Jorge a cessé d'écrire, moi Victoria. Ça ressemble à un journal mais dans le style étrange qu'il affectionne depuis peu.

Il est désormais tiré d'affaire mais Adolfo et moi avons craint le pire. Il a déliré pendant plusieurs jours, parlant d'un mystérieux manuscrit et incriminant ce pauvre Adolfo, qui n'y comprenait rien.

Heureusement, la clinique où on le soigne est idéalement située et le traitement semble fonctionner. Il n'a plus qu'une grosse bosse sur la tête.

Quand Adolfo l'a découvert, il gisait inconscient et ensanglanté sur le sol de sa chambre dans l'hôtel d'Adrogué où il se reposait. Ils avaient rendez-vous le jour même pour



discuter de leurs projets communs mais il a fallu qu'Adolfo défonce la porte de la chambre, qui était verrouillée de l'intérieur. Jorge souffrait d'une sévère blessure à la tête. Impossible de savoir comment il a pu se la faire... Il a fini par s'éveiller deux jours plus tard dans la clinique où nous l'avions transporté. Adolfo m'a dit, encore sous le coup de l'émotion, que son vieil ami lui avait reproché, dans un flot de paroles délirantes, de lui avoir mis sous les yeux « des pages abominables, pire que des miroirs » après l'avoir pris prétendument au dépourvu en lui rendant visite sans le prévenir. Pourtant, Adolfo m'a assuré qu'il ne s'était pas rendu à l'hôtel d'Adrogué avant ce sinistre après-midi où il a découvert Jorge gisant dans son sang. Et qu'il ne voyait absolument pas de quel manuscrit Jorge parlait.

*

Je reprends la plume : Jorge est rétabli, il s'est remis à écrire. Je pense que je vais garder ces pages, car il n'a aucun souvenir de les avoir écrites et je ne veux pas l'inquiéter. Il me dit qu'il a plein d'idées, que nous ne sommes d'ailleurs qu'une somme d'idées.

Jorge Luis Borges et Victoria Ocampo, Adrogué, Buenos Aires, 1939